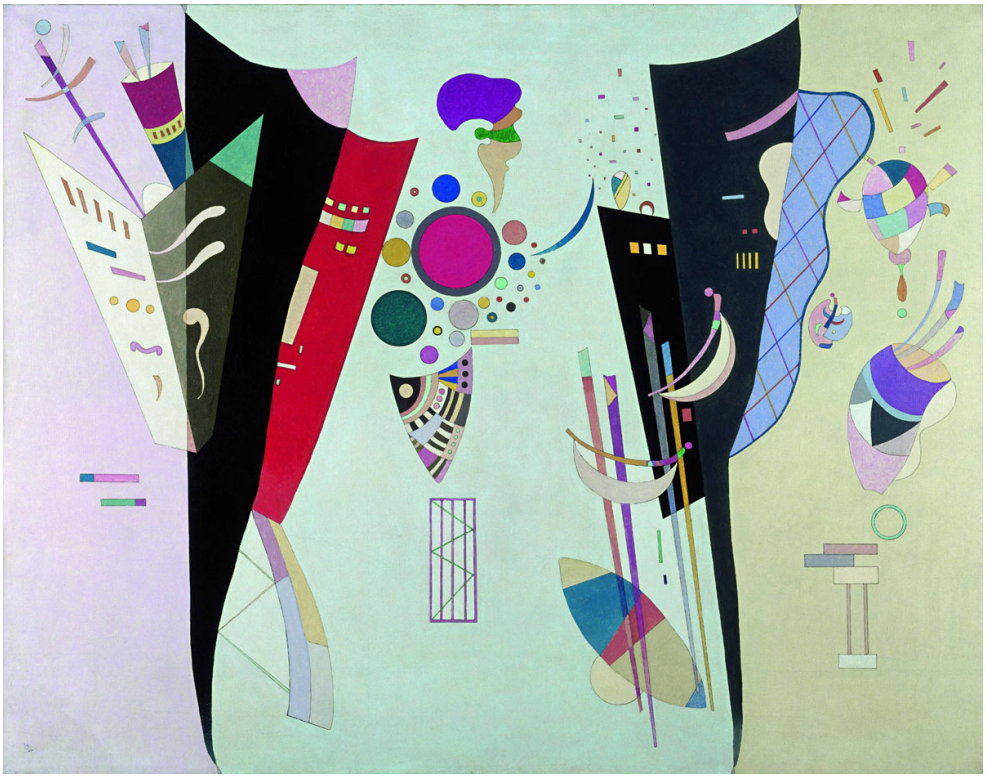
(DÉS)ACCORDS
À la recherche de la différence propice



Actes du Congrès de l'Association Française de Sémiotique
Lyon, 11-14 juin 2019

Sous la direction de Pierluigi Basso Fossali

Association Française de Sémiotique

AFS Éditions

Le Congrès 2019 de l'Association Française de Sémiotique *(Dés)accords. A la recherche de la différence propice* (Lyon, 11-14 juin 2019) a été organisé par l'Association Française de Sémiotique et l'Équipe « Confluences Sémiotiques » au sein du Laboratoire ICAR (UMR 5191), en collaboration avec le Laboratoire ICAR, le LabEx ASLAN, l'ENS de Lyon, l'Université Lumière Lyon 2 et la Ville de Lyon.

Comité scientifique

Juan Alonso Aldama, Université Paris Descartes
Denis Bertrand, Université Paris 8
Anne Beyaert-Geslin, Université Bordeaux-Montaigne
Jean-François Bordron, Université de Limoges
Jean-Jacques Boutaud, Université de Bourgogne
Thomas Broden, Université de Purdue
Valérie Brunetière, Université Paris Descartes
Marion Colas-Blaise, Université du Luxembourg
Nicolas Couégnas, Université de Limoges
Maria Giulia Dondero, Université de Liège
Dominique Ducard, Université Paris-Est
Paolo Fabbri (†), Centro Intern. di Semiotica d'Urbino
Jacques Fontanille, Université de Limoges
Astrid Guillaume, Université Paris-Sorbonne
Lia Kurts-Wöste, Université Bordeaux-Montaigne
Michèle Monte, Université de Toulon
Herman Parret, Université de Bruxelles
François Provenzano, Université de Liège
François Rastier, Institut Ferdinand de Saussure
Gian Maria Tore, Université du Luxembourg

Comité d'organisation

Coordinateurs
Pierluigi Basso Fossali (Université Lyon 2, ICAR)
Odile Le Guern (Université Lyon 2, ICAR)

Sofia Belkacem (Université Lyon 2, ICAR)
Rémi Bernard (Université Lyon 2, ICAR)
Lucie Bujon (CNRS, ICAR)
Claire Dura (Université Lyon 2)
Martine Groccia (Université Lyon 2, ICAR)
Santiago Guillén (Université Lyon 2, ICAR)
Razmik Haboyan (Université Lyon 2, ICAR)
Pierre Sadoulet (Université Saint-Etienne)
Julien Thiburce (LabEx ASLAN/ICAR)
Biagio Ursi (LabEx ASLAN/ICAR)

Photo de couverture : Vassily Kandinsky, *Accords réciproques* (1942)

Assistant à l'édition numérique : Lisa Paillussiere

AFS Éditions 2021
Publication en ligne : septembre 2021
ISBN : 979-10-95835-02-8

SOMMAIRE

Introduction
Approches sémiotiques aux (dés)accords : une introduction, par Pierluigi Basso Fossali **9**

PREMIÈRE PARTIE
(Dés)accords en discours et enjeux énonciatifs

1. L'expression des (dés)accords

1.1. *Le contexte de désaccord dans la description sémantique des noms suffixés en -isme*, par Grigory Agabalian **35**
1.2. *Pour une approche méthodologique de l'expression du conflit comme évènement discursif,* par Pascale Delormas **49**
1.3. *Les cas mixtes : le désaccord dans l'accord, l'accord dans le désaccord. Lorsque la forme de vie est dans une « zone critique »*, par Ralitza Bonéva **59**
1.4. *Désaccord, dissonance, discorde : une caractérisation sémiotique*, par Giacomo Festi **75**

2. Images de soi (dés)accordées

2.1. *Instaurer le (dés)accord et le raccord. La politesse comme fiction*, par Marion Colas-Blaise **87**
2.2. *La feintise de l'ironiste ou l'ethos désaccordé*, par Emmanuelle Prak-Derrington **101**
2.3. *Le concept sémiotique de style : entre différences et gradations*, par Norma Discini **117**

DEUXIÈME PARTIE
(Dés)accords et (dé)construction des valeurs partagées

3. Les (dés)accords en ligne

3.1. *(Dés)accords impossibles. La déconstruction ironique du discours public dans le trolling,* par Massimo Leone **131**
3.2. *Du* modus vivendi *: stratégies d'accommodation des formes de vie*, par Juan Alonso Aldama **143**
3.3. *Les nouvelles marques de l'accord/désaccord : les réactions au discours politique sur Twitter*, par Claire Aubanelle **153**
3.4. *The Web's people. Mediatization and transformation of the political sphere,* par Lucrecia Escudero Chauvel **171**

4. Les (dés)accords sur la vérité

4.1. *Vérité et post-vérité à l'épreuve de l'égalité démocratique*, par Jacques Fontanille **189**
4.2. *Accords et désaccords dans les discours sur les réseaux sociaux : haine et mensonge dans la politique actuelle au Brésil*, par Diana Luz Pessoa de Barros **203**
4.3. *Déclinaisons de la confiance à l'ère de la post-vérité*, par Anna Maria Lorusso **215**
4.4. *Tout le monde est d'accord : Le rôle des* fake news *dans le processus (de signification) démocratique*, par Angelo Di Caterino **225**

TROISIÈME PARTIE
Sédimentation et imaginaire des (dés)accords

5. (Dés)accords historiques et enjeux passionnels

5.1. *Passion(s) du désaccord : les mouvements sociaux au prisme de la colère*, par Pauline Hachette **237**
5.2. *Le cynisme entre doctrine, évènement et forme de vie : une lecture sémiotique de la parrhêsia foucaldienne*, par Razmik Haboyan **251**
5.3. *La Première Guerre mondiale vue par les francophones et les anglophones canadiens : une image ambivalente*, par Lynn Bannon **265**

6. Les (dés)accords entre mythe et littérature

6.1. *Gn 32, le combat de Jacob. Un accord « boiteux »*, par Jean-Claude Giroud **277**
6.2. *(Dés)accords et ironie dans L'Oblat* de Huysmans, par Françoise Leflaive **285**
6.3. *Désaccords des états et des possibles, entre mythes et fantasy : l'avenir de l'Anthropocène ou le retour des grands récits*, par Rémi Bernard et Santiago Guillén **295**
6.4. *Les Trois Cas du (Dés)accord dans* Trois Légendes d'Anatolie *(Üç Anadolu Efsanesi) de Yaşar Kemal (Yachar Kémal)*, par Songül Aslan Karakul, Murat Kalelioğlu et Doğan Günay **311**

QUATRIÈME PARTIE
Scénarisation et gestion institutionnelle des (dés)accords

7. Les (dés)accords dans l'espace urbain

7.1. *La ville en désaccord. Une histoire de voitures, de vélos et de trottinettes*, par Anne Beyaert-Geslin **329**
7.2. *L'antiskate. Dispositif architectural entre (dés)accord politique et harmonie esthétique*, par Julien Thiburce **339**
7.3. *Le (dés)accord dans la production de l'espace architectural*, par Sihem Jendoubi Khénissi **353**
7.4. Accord *et* désaccord *dans le procès sémiotique d'*exposition *des panneaux publicitaires au stade de football*, par Anicet Nzuzi Bassilua **363**

8. La perception des (dés)accords dans les différents domaines sociaux

8.1. *Le « consentement éclairé », un mésaccord*, par Dominique Ducard **379**
8.2. *Les discours de rémédiation en consultation médecin-patient : entre reformulation et stratégies de l'accord*, par Aurore Famy **391**
8.3. *Accords, désaccords et raccords dans l'art*, par Verónica Estay Stange et Audrey Moutat **403**
8.4. *Petite grammaire tensive, perceptive et discursive de l'équilibre : le cas des descriptions de vins nature* par Nicolas Couégnas **411**

9. Les (dés)accords dans le domaine de la science

9.1. *Accords et désaccords discursifs : les textes de vulgarisation scientifique*, par Rossana de Angelis **425**
9.2. *La scène énonciative de l'épistémologie*, par Sémir Badir **439**
9.3. *L'enquête comme désaccords,* par Julia Bonaccorsi et François Provenzano **449**
9.4. *La valeur critique, une valeur géniale ! Points d'accord entre J.-M. Floch et E. Landowski*, par Alain Perusset **461**

Résumés des articles **469**
Biobibliographies des auteurs **497**

Introduction

6.3.

Désaccords des états et des possibles, entre mythes et *fantasy* : l'avenir de l'Anthropocène ou le retour des grands récits

Rémi BERNARD
Université Lumière Lyon 2, ICAR (UMR 5191)

Santiago GUILLÉN
Université Lumière Lyon 2, ICAR (UMR 5191)

Il a été dit que l'époque post-moderne se caractérisait par la mort des grandes narrations – d'où toute une série de conséquences sémiotiques, notamment sur le plan épistémique. Or, certains discours contemporains (scientifiques ou doxiques) proposent, par exemple, de sortir du *spécisme*[1] ou bien encore, de modifier le couplage structural de notre organisme avec l'environnement grâce au progrès scientifique[2]. Dans les deux cas, ces discours tentent de renégocier des catégories culturelles qui semblaient fixées, comme la distinction entre les humain·e·s et les autres êtres de la biosphère ou bien encore les traits distinctifs de l'humanité elle-même en tant qu'espèce. On l'aura deviné, nous avons affaire ici à des discours qui s'apparentent bien sur le plan narratif auxdits « grands récits » au sens que donnait à cette expression le philosophe français Jean-François Lyotard (1979).

Cette hypothèse n'est pas sans conséquences majeures. Dans le contexte d'une réflexion sur le (dés)accord, l'actualité des « grands récits » impose une réflexion autour des *macro-désaccords*. Dans le contexte globalisé actuel, il semble de plus en plus difficile de s'accorder, ou même d'avoir des discussions détaillées, car le regard par rapport aux données scientifiques est loin d'être partagé par toutes et tous. Ainsi, par exemple, l'actuel gouvernement présidentiel de la première puissance militaire et économique mondiale continue à nier le changement climatique, en s'appuyant sur certains laboratoires de recherche[3]. La controverse est toujours là : on n'arrive plus vraiment à discuter en raison de certains détails ; faute de bases communes solides, la discussion devient impossible. C'est dans ce contexte que les « grandes narrations » s'offrent comme une solution idéale face à la crise épistémique[4] dans l'agora contemporaine.

Mais, comment qualifier ces « grands récits » contemporains ? On pourrait y voir des idéologies (systèmes de valeurs avec des isotopies et allotopies particulières) narrativisées (circulation de valeurs

---

[1] La littérature sur ce point est immense. On citera seulement les travaux célèbres de Tom Reagan et de Peter Singer (philosophie) ou ceux, plus actuels, de Gary Francione – et dans un autre registre d'Éric Baratay (2017), qui proposer de retracer la biographie des certains animaux célèbres, les plaçant sur le même plan historiographique que les humain·e·s.

[2] Le *transhumanisme* a une littérature très populaire auprès du grand public ; on peut rappeler par exemple le grand succès médiatique d'un auteur comme Yuval Noah Harari et ses *best-sellers* de vulgarisation, d'ailleurs fortement critiqués dans les milieux scientifiques, dont celui publié en 2016 initulé *Homo Deus: A Brief History of Tomorrow*.

[3] Sur le « *négationnisme* » du réchauffement climatique et le débat scientifique, voir notamment les travaux de Bruno Latour, notamment son ouvrage de 2015, *Face à Gaïa*.

[4] La crise épistémique contemporaine et ses conséquences néfastes pour la démocratie est étudiée notamment par Claudine Tiercelin dans son cours au Collège de France 2016-2017, intitulé « Connaissance, vérité et démocratie ».

sous une structure narrative[5]). Mais alors, concrètement, comment est-il possible de forger aujourd'hui une structure narrative d'une telle ampleur alors même que la mort des « grands récits » a été postulée ? Nous soutenons, suivant les résultats de nos recherches en cours, que c'est grâce au mythe et à son originalité discursive et sémiotique lui permettant d'envelopper une méta-narration[6], que lesdits grands récits habitent de nouveau *entre* nous – ou, mieux, que nous habitons désormais *à l'intérieur* de ceux-ci, peut-être même parfois sans en être complètement conscient·e·s. Parallèlement, l'impossibilité de discuter sur les données fait basculer le (non)dialogue vers une sorte de littératie, vers une sorte de transformation littéraire mélangeant différents genres. En effet, par exemple, un scientifique comme Bruno Latour doit mêler le discours académique au genre dramatique pour essayer d'avoir un impact majeur sur son public lors de certaines de ses allocutions.

Nous proposons donc d'aborder notre enquête sous la double perspective de la problématisation des genres, des mythes contemporains et du processus de *mythification*[7]. Au cours de ce travail, nous étudierons le désaccord sur les différents plans de l'immanence sémiotique, c'est à dire en-deçà (signes, figures) et au-delà des textes (pratiques, stratégies et formes de vie individuelles et collectives), notamment :

- Celui des valeurs : si notre tradition disciplinaire a conçu le discours narratif comme la circulation de valeurs, une enquête *in vivo* de la germination de discours antagonistes sur un même sujet permet alors de revisiter les prémices sémiotiques concernant la narrativisation.
- Ceux de la figurativité et de la narration : l'attribution de rôles actantiels et, surtout, la cristallisation de figures contribue à la construction de l'*identité* (Turpin 2003) de la communauté énonçant le discours.
- Celui du débat épistémique : comment trancher entre *savoir* et *croyance* à l'époque des *alternative facts* et des *fake news* ? (Tiercelin 2016).
- Celui du fonctionnement sémiotique général : si la sémiologie saussurienne se déploie autour de la notion de système[8], elle pose la *différence* (le dés(accord)) comme la base de la distinction entre un signe et un autre au sein du système de relations (et ce, tant sur le plan de l'expression par le *signifiant* que du contenu par le *signifié*) (Saussure 2002).

Mais quels sont exactement ces nouveaux grands récits à l'ère de l'Anthropocène ? Nous proposons d'opposer deux types : (i) ceux qui valorisent une conservation de l'environnement (prééminence des faits scientifiques d'alerte de catastrophe écologique, retours vers les savoirs

[5] D'après le dictionnaire de Greimas et Courtés : « Le discours narratif se présente souvent sous la forme d'une circulation d'objets de valeurs : son organisation peut alors être décrite comme une suite de transferts de valeurs » (Greimas & Courtés 1979, p. 415).

[6] Sur ce point, on peut citer une observation homologue chez Umberto Eco : « De mitos se ocupaba Lyotard cuando se lamentaba del final de los grandes relatos, pero fijate que los grandes relatos existen todavia, solo que no se llaman mas la Fenomenologia del Espíritu sino Cien años de soledad. » (« Les mythes étaient l'affaire de Lyotard quand il se plaignait de la fin des grands récits, mais remarquez que les grandes histoires existent toujours, même si elles ne s'appellent plus la Phénoménologie de l'Esprit, mais Cent ans de solitude ») (Eco & Escudero 2006, nous traduisons).

[7] Le terme est nôtre et correspond, grosso modo, à la transformation par le discours, d'une figure en figure mythique, par exemple, en la dotant d'une transcendance, i.e. en la mettant en lien avec l'espace distal (Rastier 2001)

[8] Nous considérons que son choix de nommer la discipline sémio**logie** et non sémio**tique** n'est pas anodin mais qu'il se base sur la distinction entre phonétique et phonologie, car il veut insister sur la systématicité comme condition sine qua non de la construction du sens (la phoné**tique** renvoie au langage, donc à l'universel, au mode d'existence du potentiel, alors que la phono**logie** à des signes actualisés qui conforment un système clôt). Cette distinction en linguistique entre l'universel (phonétique) et le systémique (phonologie) sert d'inspiration par exemple à l'opposition entre regard étique (anthropologie) et émique (ethnologie) ; ou encore à l'opposition proposée par Dewey entre sciences nomothétiques et idiothétiques.

traditionnels, etc.) ; à (ii) ceux qui valorisent le risque (*risk management*[9], par exemple : l'exploration d'autres mondes, le dépassement des frontières, etc.).

Nous étudierons les accords et les désaccords *entre* et à l'intérieur (*intra*) de ces discours, que nous proposons de nommer *rétrospectifs* ou *prospectifs*. Cette opposition maximale se base sur une différenciation épistémique distinguant la prédiction de la croyance. (i) D'une part, les discours *rétrospectifs* se basent sur une logique implicative (cause à effet), notamment, donc, sur les protocoles scientifiques de constats, par la récolte *d'indices* (secondéité peircienne) et ensuite par des prédictions en projetant des lois scientifiques sur les informations événementielles recueillies en amont (tiercéité, logique déductionnelle) : par exemple, la mesure de l'indice de carbone dans le temps devient la base factuelle permettant la prédiction de la température moyenne future de la planète et, en continuant avec cette logique, les effets d'un tel changement sur la biosphère. (ii) D'autre part, les discours *prospectifs* ne suivent pas une telle logique implicative mais se caractérisent, *a contrario*, par un "saut logique" entre les causes et les conséquences, ce qui ne peut que les mettre en désaccord total avec la logique discursive vue en amont, basée sur les prémices de la science moderne depuis Newton. En un mot : si, comme le montre clairement Charles S. Peirce, la tiercéité (donc l'observation *logique* des faits) permet d'imaginer le futur[10], ce que partagent les discours *rétrospectifs* et *prospectifs*, on peut cependant les distinguer par leur régime épistémique : (i) *prédiction* basée sur le *savoir* pour les premiers et (ii) *prophétie* basée sur la *croyance* pour les seconds.

Si l'on prolonge l'enquête au-delà des frontières textuelles, en prenant en considération la téléologie pratique des discours – c'est à dire le fait qu'ils veulent avoir une incidence sur les pratiques écologiques actuelles –, on peut alors voir que (i) dans le premier cas, il ne s'agit pas uniquement d'une mise en discours d'une vision des pratiques du passé (rétrospection), mais d'une véritable volonté de revenir en arrière pour fonder de nouvelles pratiques[11]. C'est pourquoi, si sur le plan textuel nous avons parlé de discours de rétrospection, sur le plan des scènes pratiques, nous qualifierons la visée de ces productions sémiotiques de *réinitialisation*. À titre d'exemple, nous pourrons citer la volonté de certains collectifs dans le milieu de l'agriculture à revenir à une méthode de production traditionnelle, à une meilleure gestion des ressources, dénonçant les pratiques d'exploitation actuelles comme relevant d'une modernité qui n'est finalement pas bien fondée[12]. (ii) De l'autre côté, au contraire, nous voyons dans la *prospection* une volonté d'instaurer des pratiques de *complexification*. Il s'agit dans ce cas d'accepter les risques environnementaux en rajoutant des stratégies de contrôle, notamment en multipliant les observations et les interventions de « réparation ». Autrement dit, il ne s'agit pas tant de « faire marche arrière » pour corriger les causes des dégâts environnementaux mais plutôt de gérer les conséquences écologiques des pratiques de production modernes. Dans ce sens, un regard stratégique s'est développé ces dernières années, celui du « *risk management* », dont le nom et

[9] Le *risk management* est particulièrement intéressant pour la sémiotique car il propose un modèle théorique qui tente d'introduire en lui la contingence.

[10] De manière particulièrement diaphane, il soutient qu'« une loi est la manière dont un futur qui n'aura pas de fin doit continuer à être » Peirce (1978, p. 115) Comme on le sait bien, la catégorie philosophique de la tiercéité se distingue sur l'aspect temporel de la secondéité (*hic et nunc*) et de la primeité (atemporelle), voir notamment Peirce (1931, Vol. 1., Livre 3, Chap 1, §1).

[11] On peut rappeler ici la vision de Charles Sanders Peirce pour qui tout discours – scientifique et même historique – est potentiellement réalisable dans le futur : en effet le discours scientifique se base sur des hypothèses qui, par affermissements successifs (inductions sur la base de nouvelles récoltes de données expérientielles), peut potentiellement se consolider dans le futur. Cependant, Peirce remarque le caractère imparfait et asymptotique de cette relation entre le discours et l'expérience, car la corrélation ne se fait que « *in the long run* » (aspectualité imperfective).

[12] À ce sujet, voir Latour (1991).

la visée semblent pourtant oxymoriques : la volonté est de gérer le risque – qui est normalement imprévisible (régime de *l'advenir*)[13].

En un mot, nous essaierons de montrer au cours de ce développement en quoi cette divergence discursive et stratégique face aux catastrophes environnementales met en évidence l'importance de la notion de (dés)accord comme révélateur de macrostructures axiologiques et éthiques – ici, on pourrait faire le parallèle avec la méthodologie de l'enquête anthropologique qui prête une intension toute particulière au désaccord ou au malentendu comme révélateur desdits « *imaginaires culturels* »[14].

Pour ce faire, nous proposons d'inaugurer notre discours par (i) une exploration théorique du désaccord et desdites *grandes narrations*, avant de conduire (ii) une analyse de corpus qui nous permettra de proposer, en guise de conclusion, des éléments théoriques à visée générale visant à faire des suggestions pour la thématique générale du congrès.

1. Les mythes contemporains, ou les nouvelles « grandes narrations »

1.1. L'apparition de nouvelles grandes narrations

Si notre tradition disciplinaire a conçu les discours narratifs comme la circulation de valeurs, alors une enquête « in vivo » de la germination de discours antagonistes sur un même sujet permet de revisiter les prémices sémiotiques concernant la narrativisation. On peut, dans les cultures occidentales contemporaines, distinguer notamment deux tentatives en ce sens : (i) macrostructure narrative à l'échelle d'une culture *vs* (ii) atomisation de micro-récits. Constituant chacune une polarité qui pourrait être traduite visuellement de la manière suivante :

$$\boldsymbol{Macrostructure\ narrative} \longleftrightarrow \boldsymbol{Atomisation\ de\ micronarrations}$$

Sur le plan de l'aspectualité nous aurions : (i) une extension et une unicité maximale pour le cas de gauche et (ii) une extension minimale et une multiplicité maximale pour celle de droite.

La mise en schéma de cette tension nous permet de visualiser une première zonation de ce phénomène :

[13] Une vaste littérature internationale et multidisciplinaire traite ce sujet, particulièrement les sciences économiques de tradition anglo-saxonne, voir par exemple Aven & Vinnem (2007).

[14] Sur ce point, voir notamment les travaux de Laurent Denizeau, par exemple : *L'expérience de la douleur, une activité symbolique* (Denizeau 2013).

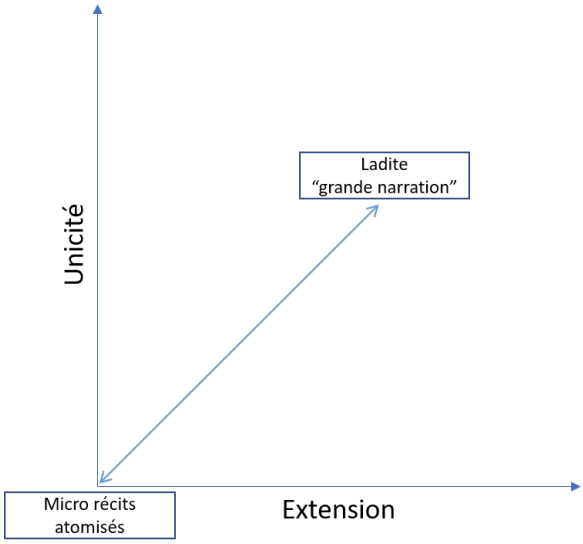


Schéma 1

1.1.1. Introduction aux thèses de Jean-François Lyotard – Dans son célèbre ouvrage de 1979, *La condition postmoderne*, le philosophe français Jean-François Lyotard s'interroge sur les conditions du savoir dans les sociétés les plus développées à l'ère de la « postmodernité », terme utilisé par ses contemporain·e·s sociologues américains et qui désigne « l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles des jeux de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du XIXème siècle. » Il y discute notamment de la mort des grands récits. Pour lui, la science est, de facto, en contradiction avec les récits, qu'il qualifie de fables, c'est à dire, sous l'angle du carré de la véridiction greimassien, dans la zone du non-être et du non-paraître. Or, pendant l'époque que les historiens appellent « la modernité », on a pu être témoin d'une harmonisation, voire même d'une légitimation réciproque entre les faits scientifiques et lesdits « grands récits ». Le récit des Lumières, est selon Lyotard, l'exemple-type de ces méta-narrations :

> « C'est ainsi par exemple que la règle de consensus entre le destinateur et le destinataire d'un énoncé à valeur de vérité sera tenue pour acceptable si elle s'inscrit dans la perspective d'une unanimité possible des esprits raisonnables : c'était le récit des Lumières, où le héros de savoir travaille à une bonne fin éthico-politique, la paix universelle » (Lyotard 1979, p. 7).

Et il ajoute, un peu plus loin : « La justice se trouve ainsi référée au grand récit, au même titre que la *vérité* » (nous italicisons). Pour Lyotard, la postmodernité serait donc caractérisée par l'incrédulité générale à l'égard des métarécits, due, entre autres, au développement de la science[15]. De manière plus générale, il s'agirait du fait qu'il n'y a plus vraiment de cohésion méta-structurale mais plutôt des *valences*, des éléments langagiers narratifs dispersés : « La fonction narrative perd ses foncteurs, le grand héros, les grands périls, les grands périples et le grand but » (Lyotard 1979, p. 7).

Si Lyotard parle de la mort des grandes narrations, c'est qu'il voit comment ces narrations perdent les rôles actantiels (« grand héros »), les actions – le *faire* greimassien (« les grands périples »), *l'énoncé d'état S → O* (le grand but). Bref, la modernité se caractérise par la cohésion méta-

[15] Nous verrons plus tard comment la science a des liens étroits avec le régime épistémique du *croire*.

structurelle des narrations et se dirige vers une atomisation discursive. Pour Lyotard, cette fonction narrative :

> « se disperse en *nuage d'éléments langagiers narratifs*, mais aussi dénotatifs, prescriptifs, etc., chacun véhiculant avec soi des valences pragmatiques *sui generis*. Chacun·e de nous vit au carrefour de plusieurs de celles-ci. Nous ne formons pas des combinaisons langagières stables nécessairement, et les propriétés de celles que nous formons ne sont pas nécessairement communicables » (Lyotard 1979, p. 8).

Cet aspect nuageux, atmosphérique, cette pluralité de jeux de langage, cette hétérogénéité des éléments, fait dire au philosophe français que la société postmoderne « relève moins d'une anthropologie newtonienne (comme le structuralisme ou la théorie des systèmes) et davantage d'une pragmatique de particules langagières » (Lyotard 1979, p. 8). Au détriment d'une *macro-structure narrative*, on atteste un *déterminisme local*. Le sens n'est pas donné, mais est à construire par chaque personne, l'objectivité s'efface au détriment de la subjectivité.

Pour Lyotard, les « décideurs » – et décideuses – tentent de gérer cette indétermination par une logique de la détermination et de la commensurabilité dans le but d'augmenter toujours la performance du système. En ce sens, la justice sociale, comme la vérité scientifique seraient légitimées par leur efficacité. C'est donc cette efficacité qui permet de mesurer l'importance de chaque individu au sein du système : « soyez opératoires, c'est à dire commensurables, ou disparaissez » (Lyotard 1979, p. 8). Mais le philosophe français constate une antinomie fondamentale dans ce raisonnement technologique : il veut à la fois moins de travail (pour alléger les coûts) et plus de travail (pour alléger la charge sociale de la population inactive). Lyotard ajoute que, désormais, faute de grands récits, l'incrédulité générale n'envisage plus une résolution de ces apories constitutives.

Le philosophe se demande alors où peut résider la légitimité après les métarécits, car pour lui le critère d'opérabilité est purement technologique et ne permet d'atteindre ni la vérité ni la justice.

Les travaux de Lyotard nous permettent donc de mieux continuer notre enquête : une « grande narration » cherche à « accorder » les valeurs d'une société au sens où elle se présente comme ayant une consistance maximale (tenue de l'ensemble). C'est par exemple la solution discursive typique d'un programme nationaliste ou de tout autre collectif de taille majeure qui tente de souder les liens de ses sympathisant·e·s à l'aide de symboles identitaires. (ii) De l'autre côté, en revanche, lesdits « récits atomisés » relèvent du désaccord en tant qu'ils se focalisent sur la *différence*, soit comme stratégie de construction identitaire (les oppositions distinctives déterminent la valeur des signes au sein d'un système), soit comme stratégie pour tenter d'annuler symboliquement la valeur de l'autre en niant ou modulant son existence.

1.1.2. Prolongements des apports de Lyotard – Nous proposerons plusieurs prolongements aux thèses de Jean-François Lyotard, sous la perspective de notre enquête. Pour commencer, le lecteur, la lectrice, pourront noter que, pour l'heure, nous avons parlé seulement de (dés)accords entre discours mais pas de (dés)accords à l'intérieur de ces derniers. Si l'on trouve, à l'intérieur de chaque macro-axiologie qui se dégage de chaque régime, à la fois des différenciations et des assimilations, on peut cependant relever des tendances. (i) D'une part, les grandes narrations de la modernité se caractériseraient par une logique analogique, alors que de l'autre, la post-modernité se caractériserait

par une logique distinctive[16]. Guidée par une stratégie de préservation institutionnelle, la modernité se caractériserait par la prédilection d'une logique de l'accord, notamment par lesdites *analogiae legis*, c'est-à-dire par la volonté de prolonger le fonctionnement institutionnel actuel par la reproduction de lois similaires (en accord avec le macro-fonctionnement culturel) ; au sein de cette logique, on trouve un intérêt particulier pour le monitorage comme outil de repérage et de correction des déviances de la norme institutionnelle ; finalement on trouve plutôt des accords administratifs qui relèvent d'une volonté d'accroître l'efficacité du système tout en tentant de préserver ce dernier. (ii) D'autre part et a contrario, la postmodernité suivrait une logique de désaccord général, non en voulant proposer des nouvelles formes d'agencements mais en tentant d'imposer un/des nouveau·x paradigme·s. En ce sens (focalisation sur le système paradigmatique plutôt que syntagmatique), il est possible de parler, pour la postmodernité, d'une logique distinctive. Comme nous l'avons souligné, la postmodernité cherche à instaurer des nouveaux paradigmes (ou de renouveler les existants), raison pour laquelle elle s'appuie sur une recherche de l'innovation et de l'exploration des territoires inconnus ou peu explorés (exploration spatiale, biogénétique, etc.)[17]. Sur le plan du discours public, on peut voir émerger deux logiques opposées : d'une part, des discours caractérisés par une aspectualité terminative, et, de l'autre, des contre-discours euphoriques qui mettent en scène une extension infinie. Dans le premier cas on trouve sur le plan politique, des discours de politiciens qui prônent pour « la réintroduction du tragique »[18] et sur le plan mythologique, des récits eschatologiques et apocalyptiques de toutes sortes[19]. Dans le second cas, on entend, à l'agora médiatique, les propos des climatosceptiques dont la base du système de valeurs est à trouver dans des discours modernes tels que les mythes capitalistes de « la main invisible » et de la croissance *ad infinitum*[20].

[16] Voir schéma 2.

[17] Un argument similaire est développé chez Umberto Eco dans un article intitulé : « Innovation et répétition : entre esthétique moderne et post-moderne » (Eco 1994).

[18] L'actuel Président de la République Française, Emanuel Macron, soutenait en 2019 : « Il y a des gens qui pensent qu'on peut continuer comme des somnambules, comme si de rien n'était, ils seront ensevelis. Moi, j'ai la conscience du tragique [...]. Nous avons besoin d'une vraie pensée philosophique complexe et de réinspirer nos peuples. » (Voir par exemple *L'Express* du 3 mars 2019 : https://www.lexpress.fr/actualite/monde/europe/il-y-a-eu-des-propos-excessifs-macron-prone-la-reconciliation-a-la-television-italienne-apres-les-tensions-entre-rome-et-paris_2064983.html). À cette ode à la tragédie, on reconnait combien Emanuel Macron est un lecteur de Roland Barthes…

[19] Voir par exemple les actes du colloque de 2016 intitulé « Utopies et formes de vie. Mythes, valeurs et matière » dirigés par Basso, Bertrand et Zinna. (http://mediationsemiotiques.com/archives/11416).

[20] Tant les « négationnistes climatiques » (comme les appelle Latour), comme les capitalistes adeptes de la leçon (quelque peu surinterprétée) d'Adam Smith, nient la fin du monde et croient à une croissance infinie - contre toutes les preuves économiques et écologiques qui indiquent le contraire…

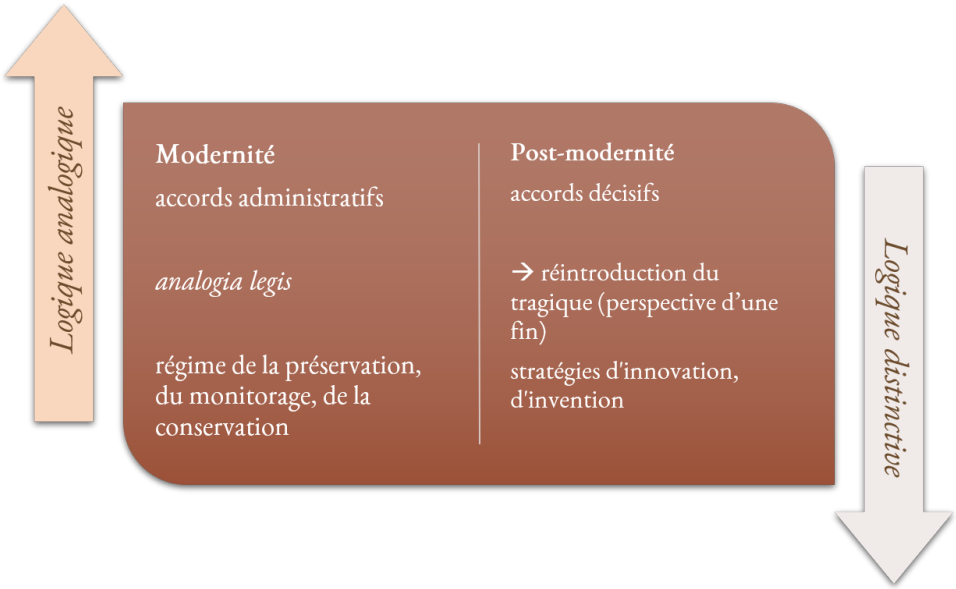


Schéma 2 – Logiques « narratives » divergentes

Ces distinctions nous permettent d'aller plus loin dans la caractérisation sémiotique des métarécits qui nous occupent. Sur le plan de la narration, il est intéressant de remarquer que les premières se basent sur une logique maïeutique (genre philosophique), alors que les secondes attendent une solution démiurgique (genre poétique).

Regard rétrospectif	Regard prospectif
Savoir Logique Maïeutique	Croire (confiance) Logique démiurgique

Fig. 1 – Regard rétrospectif *vs* regard prospectif : oppostion des régimes épistémiques

1.1.3. Désaccord des états : un dialogue impossible. Un post-modernisme à l'absurde – Nos sociétés contemporaines débordent de cas de logiques post-modernes. La scène politique nous livre des résultats électoraux avec un corps électoral caractérisé par la méfiance envers les institutions, méfiance traduite par la prédilection de candidat·e·s dit·e·s outsiders et par la valorisation de l'innovation au-delà des oppositions systémiques du modèle traditionnel. L'absurdité de cette apologie d'être « en dehors » du système (donc en désaccord per se), va jusqu'à la remise en question de la vérité, avec les ritournelles connues des « fake news » et des « alternative facts ».

1.1.4. Des désaccords mythiques contemporains – Nous voudrions finir cette partie en rappelant la définition de la mythologie donnée par Greimas lorsqu'il est confronté à la description sémiotique du système folklorique lithuanien :

> « [la mythologie] est la forme caractéristique de la pensée figurative propre à l'humanité, cherchant à résoudre, sur ce plan et par ces moyens, ses problèmes fondamentaux » (Greimas 1985, p. 13).

Cette proposition du mythe permet de mieux commencer à comprendre comment le discours mythique arrive à englober une méta-narration qui mêle des genres différents comme le discours éthique et le discours scientifique, lesquels se légitiment finalement l'un l'autre. Comme nous le

soutenons dans nos travaux et dans une thèse en cours, le mythe est d'une richesse extraordinaire puisqu'il peut d'une part contenir les apories constitutives d'une culture et d'autre part se développer comme une macrostructure narrative[21].

1.2. Le mythe de la science : faits et fétiches chez Bruno Latour

Nous avons vu en amont comment on peut assigner à ces deux visions (prospective et rétrospective) des modes épistémiques différents (*croire* pour la première, *savoir* pour la seconde), opposant donc *admettre* et *assumer*. C'est la raison pour laquelle nous voudrions nous intéresser maintenant à l'opposition faite par Bruno Latour entre *faits* et *fétiches*. Le sociologue et philosophe des sciences français, oppose les *objets-fées* aux *objets-faits* (Latour 1996) :

> « Pour le dire de façon brutale, le penseur critique va mettre dans la liste des objets-fées tout ce en quoi il ne *croit pas* – la religion bien sûr, mais aussi la culture populaire, la mode, les superstitions, les médias, l'idéologie, etc. – et dans la liste des objets-causes tout ce en quoi il *croit dur comme du fer* – l'économie, la sociologie, la linguistique, la génétique, la géographie, les neurosciences, la mécanique, etc. Réciproquement, il va composer son pôle sujet, en inscrivant au crédit tous les aspects du sujet auquel il tient : responsabilité, liberté, inventivité, intentionnalité, etc. – et au débit tout ce qui lui paraît inutile ou plastique – les états mentaux, les affects, les comportements, les fantasmes, etc. » (Latour 1996, p. 33).

Et encore plus loin :

> « Le mot "fait" semble renvoyer à la réalité extérieure, le mot "fétiche" aux folles croyances du sujet. Tous les deux dissimulent, dans la profondeur de leur racine latine, le travail intense de construction qui permet la vérité des faits comme celle des esprits. […] nous appellerons *faitiches* la robuste certitude qui permet à la pratique de passer à l'action sans jamais croire à la différence entre construction et recueillement, immanence et transcendance » (Latour 1996, p. 44).

L'idée de Latour est de dire que les faits (immanence, point de vue objectif) se changent en fétiches (transcendance, point de vue subjectif). C'est le cas des populations autochtones d'Amérique qui fabriquent leurs dieux mais qui croient en eux. C'est aussi le cas de l'écrivain·e, qui fabrique des romans, et qui devient l'enfant de ses propres œuvres lorsque celles-ci prennent vie. C'est de même le cas du scientifique Louis Pasteur qui, pour prouver l'existence des microbes, doit fabriquer une expérience causant l'apparition de l'effet du ferment sur le sucre :

> « J'ai raisonné dans l'hypothèse que la nouvelle levure est organisée, que c'est un être vivant et que son action chimique sur le sucre est corrélative de son développement et de son organisation. Si l'on venait me dire que dans ces conclusions *je vais au-delà des faits*, je répondrai que cela est vrai en ce sens que *je me place franchement dans un ordre d'idées* qui, pour parler rigoureusement, ne peuvent être irréfutablement démontrées. […] Ces derniers faits sont contredits par l'expérience » (Latour 1994)[22].

[22] Repris du journal intime de Louis Pasteur (tiré de Latour 1994).

La contradiction de cet anti-fétichisme est le fait d'allier l'immanence avec la transcendance : dire que l'on a fabriqué les faits et que, ensuite, ils prennent une vie qui leur est propre. Il y a une grande contradiction qui trouve son germe dans l'étymologie-même du mot (*feito,* en portugais[23]), car les faits désignent à la fois ce qui est fabriqué par l'homme, tout comme ce qui est extérieur et donc indépendant de lui. Latour tente de réconcilier les faits objectifs avec les fétiches subjectifs, en se servant du mot *faitiche* (*factish* en anglais), lequel il définit comme :

> « la robuste certitude qui permet à la pratique de passer à l'action sans jamais croire à la différence entre construction et recueillement, immanence et transcendance » (Latour 1996, p. 44).

En fait, il s'agit là d'un dépassement post-moderne : pour Latour, le modernisme doit choisir entre le fait et le fétiche, alors que le post-modernisme réconcilie les deux : « construction et réalité deviennent synonymes » (Latour 1996, p. 47). Il s'agit donc ici d'une tension dissociative et associative – entre d'une part les faits et d'autre part les fétiches – et donc de la dissociation de deux catégories épistémiques, le *savoir* (*admettre*) et le *croire* (*assumer*). Nous retrouvons ainsi le fonctionnement des visions opposées en amont (*rétrospective vs prospective*).

Le faitiche (*factish*) est un phénomène particulièrement intéressant pour notre thématique car il met ensemble des termes en contradiction. Au détriment des différences locales (fait *vs fétiche)*, il est possible de reconstruire une harmonie globale du sens (faitiche). De manière surprenante, c'est justement ce que Latour soutient lorsqu'il explique qu'il lui a fallu vingt ans pour comprendre la synonymie entre *construire* et *devenir (idem)*.

1.2.1. Faitiches : entre consistance et différence – Si nous commençons à voir ce type de contradictions internes dans des discours différents (scientifique / religieux / artistique), on remarque alors immédiatement la potentialité d'interaction dans la création d'un métadiscours, d'une « grande narration ». Ceci explique les tentatives contemporaines qui prennent la forme de mythes qui ont la capacité à devenir des métarécits pour combler ce disfonctionnement des discours postmodernes. La légitimation des faits scientifiques relève d'un vide et sa légitimité discursive ne se fonde pas sur le régime épistémique du savoir mais sur celui du croire, c'est-à-dire du faire confiance.

1.3. Aventure et (dés)accord : une problématisation des genres

1.3.1. Le (dés)accord, ou le ciseau pour une sculpture littéraire du monolithe langagier – La littérature, jeu de langage comme tant d'autres, se bâtit sur la matière langagière, qui en constitue le terreau fertile. La littérature n'est pas déterministe : le·a lecteur·ice ne devrait pas être en mesure de prévoir la fin d'un roman, ou, en tout cas, d'en imaginer tous les développements et péripéties. Ce n'est pas l'apanage de la littérature, puisque cette notion de jeu semble pouvoir s'appliquer, du moins du point de vue de l'analyse sémiotique, à toute situation de production de sens (notion de jeu de langage chez Wittgenstein). Toute élaboration culturelle, y compris littéraire, aurait ainsi besoin de jeu pour pouvoir se déployer. Nous utilisons ici jouer au sens d'« avoir du jeu, bouger ». En effet, à quoi bon jouer la partie si toutes les composantes sont déjà définies, si toutes les occurrences d'actions sont déjà connues, et la fin prévue ? Pour être joué, tout système d'élaboration de sens a ainsi besoin de présenter des aspérités, des prises, du grain, qui donneraient à la personne qui veut se déplacer en son

23 *Feito* est, en langue portugaise, le participe passé accordé au masculin singulier du verbe *fazer* (faire).

sein la possibilité de le faire. Un système figé, c'est comme un rouage vissé : immobile, il ne peut transmettre l'énergie et entraîner le mouvement. Le système d'élaboration de sens, comme la machine à engrenages, a besoin de trouver l'impulsion d'une déstabilisation, en ce qu'elle constitue la condition de possibilité de son évolution, de sa transformation.

Claude Bremond, notamment, a travaillé sur cette notion de déstabilisation dans sa *Logique du Récit* (1973), et la nomme *perturbation* de la *situation initiale*. Tout récit, comme tout jeu, présente en effet un état A qui *se transforme* progressivement vers un état B, où A vaut pour la *Situation Initiale* et B pour la *Situation Finale* :

$$A_{SI} \xrightarrow[\text{Déstabilisations successives}]{} B_{SF}$$

Schéma que nous proposons de transposer, pour assurer l'interopérabilité avec la thématique du (dés)accord, en :

$$SI_{\text{Accord}} \xrightarrow[\text{Désaccords}]{} SF_{\text{Accord}}$$

Chaque déstabilisation du système initial, voulue par l'instance auctoriale, et vécue par elle comme constitutive du processus d'écriture littéraire, est comme un coup supplémentaire pour ciseler la matière littéraire. Cependant, il ne s'agit pas non plus de « faire n'importe quoi ». Tout jeu, tout processus de signification, et donc également la création littéraire, a besoin de règles, d'un cadre, d'un *terrain de jeu*[24], dans lequel se déployer. Il s'agit ainsi de trouver un compromis, pour la posture auctoriale, entre contrat narratif (un contrat, contraignant, supposerait une non-évolution de la matière littéraire initiale) et chaos, en tant que la diégèse, pour pouvoir assumer le contrat de lecture futur a la nécessité d'être cohérente et cohésive. Le *jeu* se fraie un chemin salvateur entre cohérence (tenue du système) et indéterminisme chaotique, et c'est la métastabilité, dont nous construisons ici la métaphore par la figure de l'engrenage, qui permet de modeler la matière linguistique monolithique initiale en introduisant *creux* et *aspérités* comme autant d'éléments préhensibles. En d'autres termes, le (dés)accord permet à l'instance auctoriale de s'aligner le long d'un *continuum* tel que :

$$\{stasis \longleftrightarrow alea\}$$

1.3.2. Comment dépasser l'immobilisme d'une narration au point d'arrêt ? – Les deux romans postmodernes d'Élisabeth Vonarburg *Le Silence de la Cité* (1981, ci-après noté *SC*) et *Chroniques du Pays des Mères* (1992, ci-après désigné par *CPM*) constituent un cas d'étude particulièrement fertile en ce qui concerne la notion de (dés)accord et les hypothèses théoriques que nous menons. Les deux romans proposent des situations initiales sclérosées dans lesquelles les sociétés postmodernes décrites ont perdu le contact avec les grandes narrations. La science, pour *SC*, est trop avancée et déterministe pour que subsistent des croyances ; l'ignorance, la croyance, dans *CPM*, sont trop présentes pour que subsistent l'esprit critique qui peut se distancer des mythologisations du monde. C'est ce point – ainsi qu'une justification thématique, en tant que les deux romans se penchent sur le devenir de l'humanité et interrogent la vision transhumaniste telle que nous l'avons présentée en première partie de cet article – qui permet de trouver une cohérence dans l'élaboration du corpus.

[24] Nous souhaitons préciser que nous livrons là une utilisation du *jeu* comme métaphore des actes de langage qui reprend des réflexions de Pierluigi Basso Fossali, lors d'activités pédagogiques ou de communications personnelles. Nous souhaitons donner forme à cette utilisation marquante.

L'autrice présente sa matière, dans les premières pages, comme un tout irrévocable, comme un de ces systèmes *vissés* dont nous parlions plus haut. *Le Silence de la Cité* est une uchronie décliniste dans laquelle la machine, la technique, la science, ont pris le pas sur l'humanité, qui reste conscrite à des *jeux sociaux* vides de sens, à des expérimentations iniques. La *situation initiale* est un huis-clos, qui construit une ambiance silencieuse, sans mouvement, sans dynamie. On constate rapidement une opposition dichotomique *dehors* / *dedans*, au sein de laquelle *dehors* fait peur. L'immobilisme y est situationnel, et aporétique. Dans *Chroniques du Pays des Mères*, c'est par les yeux d'une très jeune enfant, Lisbeï, que l'autrice nous brosse le tableau initial. Là encore, un huis-clos, les quatre murs d'une salle de crèche, puis un couloir, un bâtiment dévolu aux enfants. Une ambiance pesante, qui donne l'impression aux enfants que rien ne change, malgré le constat de leur évolution en âge. C'est l'empesage de la tradition qui immobilise cet incipit : par la thématique du *avant* / *maintenant*, opposition dichotomique dans laquelle *avant* est glorifié et pensé comme un *âge d'or*, l'autrice propose un immobilisme institutionnel de sa *situation initiale*. C'est en introduisant deux quêtes comme moteurs de la narration que Vonarburg déstabilise son modèle et précipite la machine narrative. Dans *SC*, Élisa cherche à fuir, à détruire, et ce personnage se construit autour d'une conquête de liberté individuelle. Dans *CPM*, l'égalité sociale est appelée à être conquise, et Lisbeï tente au fil des pages de faire *tenir ensemble* science, histoire, traditions, justice et progrès social. En ce sens, et en termes de genre, *CPM* semble pouvoir être qualifié d'uchronie *progressiste*[25].

Les réflexions méta- sont monnaie courante dans les deux romans de Vonarburg. Pensées sur la langue, l'épistémologie, la guerre, l'histoire, l'éducation et le genre[26] dans *CPM* ; sur l'écriture littéraire, sur l'éthique, le libre-arbitre, l'identité, la violence dans *SC*. L'une d'elles porte sur l'utilisation de la figure antihéroïque comme moteur majeur, voire déontique, à la narration. La figure d'Abra·m[27] est explicitement décrite comme « l'avocat du diable » :

« Abra est, de toute évidence, et par consentement tacite des autres, la voix de l'opposition. *La voix de l'opposition*. Élisa sourit de nouveau, en fourrageant dans le feu ; une opposition bien mince, et toujours raisonnable. L'avocat du diable, plutôt, la voix de la contradiction, celle qui présente, par devoir, les objections. C'est très sain, en définitive. » (*Silence de la Cité,* Partie III, chap. 29, « Les graisses sont de nous »)

Figure non véritablement opposée à la protagoniste principale, Élisa, c'est Abra·m qui fait que la narration avance, ce seulement parce qu'iel est en *désaccord*. Ses refus et positionnements successifs (par exemple refus de l'éviction de la technologie des Cités qu'Élisa voudrait bannir, ou refus de *changer* de corps et de sexe biologique) constituent une force qui empêche la stagnation. Pour Abra·m, l'*engagement* éthique et affectif porte une forte charge déontique. Il est tentant de voir ici un exemple d'une suggestion de Sadoulet (2019)[28] lors d'un séminaire de travail : « Le désaccord n'est

[25] Le terme, en tant que nous proposons d'y voir un genre littéraire, est de nous. Il serait rattaché au genre englobant de l'uchronie. Nous peinons pour l'heure à dessiner des contours clairs à ces genres, souvent trop vite caricaturés (taxonomie doxatique opératoire), et souhaitons proposer de repérer dans *CPM* plusieurs des caractéristiques majeures de la fantasy, là où *SC* semblait montrer des symptômes de SF. Nous reviendrons en détails sur ces réflexions dans notre travail de thèse, où nous pourrions proposer de voir en l'uchronie un genre carrefour entre SF et fantasy.

[26] Au sens ici de l'identité de genre, gender, genre social, pas du genre discursif.

[27] Nous nous permettons de noter son prénom en écriture inclusive, en tant que ce personnage assigne la valeur « féminin » à « Abra » et « masculin » à « Abram ». Dans *SC*, une catégorie de personnages, les « enfants d'Élisa », peut voire même doit changer de sexe biologique selon un schéma cyclique, occasionnant des réflexions féministes et ayant trait aux études de genre. La « masculin », dans SC, est rattaché à une isotopie de l'opposition. Ainsi nous nous référerons à Abra·m par le pronom inclusif ambigenre iel.

[28] Échange lors du séminaire « Confluences Sémiotiques » du 24 mai, ENS de Lyon, ICAR, UMR 5191.

souvent qu'une étape avant un meilleur accord », accord qui serait transitoire ici, et qui constituerait une sorte de pause au sein de la progression narrative, une étape sur un parcours, avant d'autres désaccords.

Une autre méta-thèse[29] que porte Vonarburg dans ses deux romans est celle de l'indétermination porteuse d'espoir. Si SC semble montrer une société caduque, vieillissante, croupissante, ce n'est pas parce qu'il ne reste plus de temps, ni qu'il y a un épuisement des ressources, ni qu'il n'y a plus d'espoir : c'est bien parce que la situation est immobilisée qu'elle est perçue comme aporétique. Vonarburg n'affirme pas, comme Werber (*Le Papillon des Étoiles*, 2006), un improbable « le dernier espoir c'est la fuite ». Il faut sortir de la Cité, aller dehors (pour reprendre les termes d'Élisa), mais pas parce que l'espoir se situe en la fuite : l'espoir se situe dans ce que l'on ne contrôle pas. Il faudrait à ce titre commenter une isotopie qui traverse l'ensemble des deux romans, et qui touche le traitement définitoire des deux protagonistes principales. Cette isotopie, c'est celle de l'aventure, qui se déploie en six sous-domaines[30] : dehors (y compris hors de la tradition, progressisme), hasard, pari et risque, voyage et exploration, construire un réseau (essaimer, étendre, propager : un ADN spécifique, des idées), récits en forme de journaux (transmission, véhiculer des idées, témoigner). Élisa et Lisbeï partagent toutes deux ainsi un même archétype figural et représentent l'innovation, la transgression, la mise en doute (en contradiction avec l'immobilisme de la tradition), voire la rébellion. Elles sont conçues par l'autrice avec un grand nombre de caractéristiques en commun : ce sont toutes deux des scientifiques (généticienne pour Élisa, linguiste, historienne et archéologue pour Lisbeï) et des découvreuses (les deux cherchent à aller au-dehors, que ce soit de la Cité pour Élisa, de Béthély et du connu pour Lisbeï). Elles se trouvent prises dans une toile d'adjuvant·e·s et de pseudo-opposant·e·s semblables, sont engagées (dans le Projet pour Élisa, dans le progressisme pour Lisbeï), et ont à se débattre dans un tissu d'isotopies qui entraîne des désaccords. Enfin, et il s'agit là d'un paramètre majeur, leurs personnages sont élaborés de manière à provoquer l'accord des lecteur·ice·s : elles sont humbles, vives, et investies affectivement. L'accent est mis sur leur dimension subjectale, et leur rapport à la corporalité est très présent. L'esthésie est le biais par lequel toutes deux sont envisagées dans le monde possible conceptualisé par Vonarburg.

Cette méta-thèse de l'indétermination porteuse d'espoir, de l'aventure qui est promissive (vision prospective), convoque les notions dont nous avons discuté en première partie (voir 1.1.2.). L'idée de *risk management* s'incarne d'ailleurs dans un vivre et laisser vivre qui caractérise les résolutions des programmes narratifs des deux romans. Dans *SC*, ce sont les désaccords successifs, cristallisés par Abra·m, qui permettent l'accomplissement du Projet d'Élisa. Dans *CPM*, Lisbeï peut dépasser la tradition parce qu'elle accepte d'être marginalisée et jetée hors du cadre par sa famille. D'autres désaccords[31] poussent la matière narrative vers une telle résolution par l'aventure, par le risque. Finalement, pour Lisbeï et Élisa, si totalement prises l'une comme l'autre dans une situation qui les dépasse et dans laquelle elles s'engagent, ce n'est qu'en s'extrayant de leur situation figée qu'elles

[29] Nous souhaitons par « méta-thèse » désigner une idée issue d'une réflexion méta-, qui sort du cadre du récit, voire qui témoigne de l'engagement éthique direct de l'autrice.

[30] Compte-tenu du jeu auquel nous nous livrons ici, il n'est pas possible de restituer l'ensemble des occurrences qui construisent une dimension aventureuse prospective. Nous avons mené une recherche systématique dans l'ensemble du corpus, qui dans notre cas est un corpus outillé. Nous avons accédé aux textes en format numérique, via un dispositif (application Apple Livres + iPhone X + iOS 13), ce qui permet de les parcourir avec des critères lexématiques (fonction recherche de l'application).

[31] Judith *vs* Élisa, Paul *vs* Élisa, Desprats *vs* Paul pour *SC* ; Lisbeï *vs* Tula, Antoné *vs* Mooreï, Béthély *vs* Wardenberg *vs* les Juddites pour *CPM*, par exemple.

peuvent paradoxalement la résoudre. Le (dés)accord jouerait ici volontiers le rôle d'une stratégie de gestion de l'engagement « corps et âme ». Vers la fin du roman (*SC*), Élisa mène le constat suivant, dans lequel nous voulons voir cette stratégie d'extraction :

> « *Ai-je tellement changé ?* Juste un petit voyage, juste… un pas de côté. Tout le paysage s'en trouve modifié, et pourtant, c'est le même paysage. Et il faut toujours mettre un pied devant l'autre pour avancer. » (*Silence de la Cité*, Partie IV, ch. 55).

Au sein du corpus, les désaccords assument donc plusieurs types d'usages : soit ils sont force motrice pour guider la matière narrative vers un autre état au-travers d'une transformation progressive, soit ils servent de prétextes (et de relais !) A des réflexions au-delà du texte, donnant voix à l'autrice de manière directe dans effacement de la distance entre *realis* et *monde possible*, sorte de rupture du quatrième mur littéraire. Encore, ils peuvent se situer dans l'interstice entre les deux romans. *CPM* et *SC* se déroulent au sein du même monde possible, bien qu'à plusieurs centaines d'années d'écart, avec tout ce que cette temporalité chamboulée peut occasionner en termes de contradictions entre faits historiques (dans *SC*) et fétiches, faits mythologisés (dans *CPM*), dans lequel la trame de l'intrigue de *SC* sert de bases à tout un réseau de croyances religieuses. Enfin, nous devons constater une tension entre régime du monitorage, et régime du lâcher prise, tension au sein de laquelle l'autrice prend vraisemblablement position, comme nous l'avons discuté auparavant. Tous ces usages du désaccord se situent dans le domaine du macro-diégétique, *a contrario* d'emplois plus locaux du désaccord, emplois que nous qualifierons d'*internes*[32].

2. Quelques éléments de conclusion : modélisations et propositions

Nous avons beaucoup disserté sur le désaccord, mais notre développement nous permet également de nous enquérir d'une typologisation de l'accord, en contradiction avec une caractérisation du contrat. Nous livrons ces réflexions sur deux processus qui visent l'harmonie, mais possèdent des horizons modaux différents :

CONTRAT	ACCORD
Borné début	Installé progressivement, bornes floues
Duratif par la performativité	Duratif et prometteur
Désincarné (la Loi)	Dimension corporelle, éthos engagé
Détermination forte	Vouloir, hypothèse, potentialité
Devoir faire	Pouvoir faire
Connu	Inconnu (potentiel ouvert, aventureux)

Fig. 2

[32] Il paraît inutile de les commenter plus avant, mais nous les relevons par souci d'exhaustivité : tradition *vs* progressisme, repli sur soi *vs* ouverture à l'*alter*, prescriptivisme linguistique *vs* linguistique descriptive dynamique, gynocratie *vs* égalité des genres, militer par l'information *vs* militer par l'action directe.

On pourrait presque proposer que *jouer* est une modalité, au même titre que *croire*, *savoir*, *pouvoir*. En fait, le jeu (de langage) est une pratique (soit émergeante, soit instituée) qui se développe au sein d'un terrain modalisé (entre modalités et modalisation) de manière intéroceptive (*vouloir*) et extéroceptive (*pouvoir/devoir*).

En outre, la distinction entre *accord* et *contrat* semble relever d'une différentiation graduelle dans l'instauration de catégories : *fluidification* pour celles-là *vs coagulation* pour celles-ci. C'est pourquoi l'accord semble être antérieur à un éventuel contrat qui veut stabiliser la configuration de la scène et notamment la relation entre les participants (par des valences ou des diathèses, par exemple).

Le schéma suivant tente de faire une première tentative de stabilisation théorique :

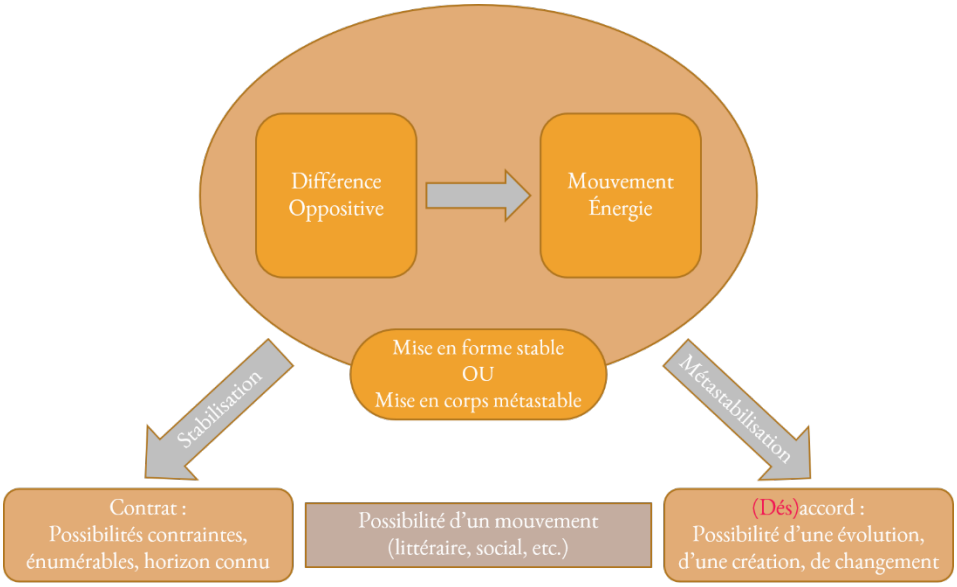


Schéma 3

Ce schéma se construit sur le constat, mené tout au long de notre enquête, que si le monde phénoménal semble tendre « naturellement » vers l'harmonie ; cela semble être également le cas des objets culturels. Bien entendu, cela n'est qu'au niveau d'un premier regard que l'on constate des unités. Mais un regard plus attentif, révèle l'osmose entre objet et environnement et met en évidence des apories internes. Tout comme la force de la matière se base sur un désaccord constitutif (charges négatives des électrons *vs* charges positives des protons, les directions des uns et des autres étant également contraires), on remarque qu'une méta-stabilisation tend à équilibrer les forces en présence (les atomes d'éléments neutres comptent autant de charges négatives que positives). On peut cependant se demander si cette métastabilité n'est pas un artifice énonciatif de l'observateur·ice. Est-ce que l'on trouve vraiment des unités, distinctes les unes des autres ? Ou bien avons-nous plutôt des échanges énergétiques variant entre *stabilisation* et *déstabilisation* ? Autrement dit, même dans le cas de la physique/chimie, le choix de l'atome comme unité de mesure ne relève-t-elle pas d'un choix (*subjectif* donc) de l'observateur·ice ? En un mot, nous semblons être aux prises avec le paradoxe « d'Achille et la tortue » énoncé par Zénon d'Élée : dès que l'on commence à regarder les détails de la stabilisation de l'unité, son caractère définitif semble toujours nous échapper, et l'accord se révèle toujours imparfait, c'est pourquoi il doit toujours être soumis à des contrôles.

On voudrait finir en rappelant l'ouverture du dés(accord) vers la notion de l'innovation (déjà traité en sémiotique). Nous n'aurons pas le temps de développer cette piste, mais nous voudrions rappeler comment, dans la vision nietzschéenne, du *super-homme*, il semble que la faculté de création (l'enfant et son imagination « *outside the box* ») se trouve au-delà de l'accord par défaut (l'âne ou la soumission sans réflexion) ou le désaccord par défaut (le lion). En un mot, l'innovation est un cas très particulier, car elle relève de la création d'un nouveau paradigme qui doit cependant trouver une relation avec les autres éléments syntagmatiques, ce qui ouvre d'autres pistes de recherche concernant le (dés)accord. Ici et là nous voyons des nations qui se désolidarisent d'une organisation internationale majeure qui semblait plutôt stable ; une preuve encore que le contrat n'est jamais définitif et que le besoin émerge d'une caractérisation sémiotique plus fine pour mieux rendre compte des macro-phénomènes actuels.

Références bibliographiques

Aven, Terje & Vinnem, Jan Erik (2007), *Risk management with applications from the offshore petroleum industry*, London, Springer.

Basso Fossali, Pierluigi (2017), *Vers une écologie sémiotique de la culture. Perception, gestion et réappropriation du sens,* Limoges, Lambert-Lucas.

Brémond, Claude (1973), *Logique du Récit*, Paris, Seuil.

Denizeau, Laurent (2013), « L'expérience de la douleur, une activité symbolique ? », *Anthropologie & Santé. Revue internationale francophone d'anthropologie de la santé*, n. 7.

Eco, Umberto (1994), « Innovation et répétition : entre esthétique moderne et post-moderne », *Reseaux,* vol. 6, n. 68, pp. 9-26.

Eco, Umberto & Escudero, Lucrecia (2006), « Liturgias. Entrevista a Umberto Eco », *deSignis*, n. 9, pp. 261-265.

Greimas, Algirdas Julien (1985), *Des Dieux et des hommes. Études de mythologie lithuanienne*, Paris, Presses universitaires de France.

Greimas, Algirdas Julien & Courtés, Joseph (1979), *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

Latour, Bruno (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

Latour, Bruno (1994), « Les objets ont-ils une histoire? Rencontre de Pasteur et de Whitehead dans un bain d'acide lactique », dans I. Stengers (éd.), *L'effet Whitehead*,Vrin, Paris.

Latour, Bruno (1996), *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches [sic]*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo.

Latour, Bruno (2015), *Face à Gaïa*, Paris, La Découverte.

Lyotard, Jean-François (1979), *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit.

Peirce, Charles Sanders (1931), *Collected Papers*, C. Hartshorne, P. Weiss, & A. W. Burks (éds.), electronic edition, vol. 1-8, Harvard University Press.

Peirce, Charles Sanders (1978), *Écrits sur le signe*, tr. fr. par G. Deledalle, Paris, Éditions de Minuit.

Saussure, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Tiercelin, Claudine (2016), « Connaissance, vérité et démocratie », Paris, Collège de France, en ligne : https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2016-2017.htm – consulté le 27/11/2019.

Turpin, Béatrice (2003), « La légende de Sigfrid et l'histoire burgonde », *Ferdinand de Saussure*, Paris, Éditions de l'Herne, pp. 351-429.

Vonarburg, Élisabeth (1981), *Le Silence de la Cité*, Paris, Éditions Denoël.

Vonarburg, Élisabeth (1992), *Chroniques du Pays des Mères*, Saint-Laurent d'Oingt, Mnemos.

Participants au Congrès de l'AFS 2019
(Dés)Accords : À la Recherche de la Différence Propice
Lyon, 11-14 juin 2019, ENS de Lyon

AGABALIAN, Grigory (Université de Paris V)
ALONSO ALDAMA, Juan (Université de Paris)
ASLAN KARAKUL, Songül (Université d'Aydın Adnan Menderes)
AUBANELLE, Claire (Université Sorbonne-Nouvelle)
BADIR, Sémir (FNRS, Université de Liège)
BANNON, Lynn (Université du Québec à Montréal)
BARROS, Diana Luz PESSOA de (Université de São Paulo / Université Presbytérienne Mackenzie)
BASSILUA, Anicet Nzuzi (Université de Liège)
BASSO FOSSALI, Pierluigi (Université Lumière Lyon 2)
BELKACEM, Sofia (Université Lumière Lyon 2)
BERNARD, Rémi (Université Lumière Lyon 2)
BERTIN, Erik (Université de Limoges)
BERTRAND, Denis (Université Paris 8)
BEYAERT-GESLIN, Anne (Université Bordeaux-Montaigne)
BONACCORSI, Julia (Université Lumière Lyon 2)
BONÉVA, Ralitza (Université Jean Jaurès – Toulouse 2)
BORDRON, Jean-François (Université de Limoges)
BOUTCHILINA-NESSELRODE, Ludmila (Université Paris 8)
BRODEN, Thomas (School of Languages and Cultures, Purdue University)
BRUNETIÈRE, Valérie (Université Paris Descartes)
CAMPOS, Evelyn (Université Paris 3)
COLAS-BLAISE, Marion (Université du Luxembourg)
COUÉGNAS, Nicolas (Université de Limoges)
DARRAULT-HARRIS, Ivan (Université de Limoges)
DE ANGELIS, Rossana (Université Paris-Est – Créteil)
DE OLIVEIRA, Tais (Université de São Paulo)
DELAHAYE, Pauline (Université Paris 4)
DELORMAS, Pascale (Sorbonne Université)
DI CATERINO, Angelo (Université de Limoges)
DISCINI, Norma (Université de São Paulo)
DONDERO, Maria Giulia (Université de Liège)
DOTHAS, Juan-Miguel (Université de Buenos Aires)
DUCARD, Dominique (Université Paris-Est – Créteil)
ESCUDERO CHAUVEL, Lucrecia (Université de Lille)
ESTAY STANGE, Verónica (Université Paris 8, Paris 10)
FAMY, Aurore (Université de Limoges)
FESTI, Giacomo (*Nuova Accademia di Belle Arti* de Milan / Université Libre de Bolzano)
FONTANILLE, Jacques (Université de Limoges)
GIROUD, Jean-Claude (Université Lumière Lyon 2 / Université Catholique de Lyon)

GROCCIA, Martine (Université Lumière Lyon 2)
GUESSOUM, Sabrina (Université Paris Descartes)
GUILLÉN, Santiago (Université Lumière Lyon 2)
GÜNAY, Doğan (Université de Dokuz Eylül, İzmir, Turquie)
HABOYAN, Razmik (Université Lumière Lyon 2)
HACHETTE, Pauline (Université Paris 8 Vincennes-St-Denis)
HÉNAULT, Anne (Sorbonne Université)
JENDOUBI KHÉNISSI, Sihem (Université de Carthage / ENAU de Tunis)
KALELİOĞLU, Murat (Université Mardin Artuklu, Turquie)
KHELIL, Lamya (Université Paris Descartes)
LANDOWSKI, Eric (EHESS)
LE GUERN, Odile (Université Lumière Lyon 2)
LEFLAIVE, Françoise (Université de Limoges)
LEONE, Massimo (Université de Turin / Université de Shanghai)
LORUSSO, Anna Maria (Université de Bologne)
MERKOULOVA, Inna (Université Académique d'État des Sciences Humaines, Moscou)
MISIAK, Eliane (Université de Limoges)
MONTE, Michèle (Université de Toulon)
MOUTAT, Audrey (Université de Limoges)
PEÑA, Deli Lara (Sorbonne Université)
PERUSSET, Alain (Université de Lausanne)
PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle (ENS de Lyon)
PROVENZANO, François (Université de Liège)
PROVIN SBABO, Alexandre (Université de Limoges)
SADOULET, Pierre (Université de Saint-Etienne)
SHAIRI, Hamid Reza (Université Tarbiat Modares)
THIBURCE, Julien (CNRS, LabEx ASLAN)
TSALA EFFA, Didier (Université de Limoges)
VIRGOLIN, Luigi (Université “La Sapienza” de Rome)

Association
Française
de Sémiotique

Conseil d'administration

Driss Ablali, Université de Lorraine
Juan Alonso Aldama, Université Paris 5 Descartes
Pierluigi Basso Fossali, Université Lumière Lyon 2
Denis Bertrand, Université Paris 8 Vincennes-St Denis
Anne Beyaert-Geslin, Université Bordeaux Montaigne
Jean-François Bordron, Université de Limoges
Thomas Broden, School of Languages and Cultures, Purdue University
Valérie Brunetière, Université Paris 5 Descartes
Nicolas Couégnas, Université de Limoges
Marion Colas-Blaise, Université du Luxembourg
Ivan Darrault-Harris, Université de Limoges
Maria Giulia Dondero, Université de Liège
Verónica Estay Stange, Université Paris 8 Vincennes-St Denis
Jacques Fontanille, Université de Limoges
Odile Le Guern, Université Lumière Lyon 2
Lia Kurts-Wöste, Université Bordeaux Montaigne
Audrey Moutat, Université de Limoges

Composition du bureau 2017-2021

Présidence

Pierluigi Basso Fossali : Président
Anne Beyaert-Geslin : Vice-Présidente

Secrétariat

Verónica Estay Stange : Secrétaire générale
Juan Alonso Aldama : Secrétaire adjoint

Trésorerie

Audrey Moutat : Trésorière
Lia Kurts-Wöste : Vice-Trésorière

Membres titulaires du bureau

Driss Ablali
Valérie Brunétière
Nicolas Couégnas
Maria Giulia Dondero
Odile Le Guern

Représentants des jeunes chercheurs

Valeria De Luca : Titulaire
Julien Thiburce et Raphaël Horrein : Suppléants

AFS Éditions